

## Quelques considérations concernant la métaphysique des noms dans la prose de Mircea Eliade et de Michel Tournier

Lect. dr. Daniela Mirea

Academia Tehnică Militară din București

**Abstract:** *The name has a dynamic content with Eliade and Tournier; the analysis we are taking hereinafter shows that the two writers use it metaphysically, fitting their characters into the othological project of finding their lost authenticity through the activation of the live, creative power of the primordial Logos. To name correctly means to call to authentic existence. The name means essence, existence principle; it is the one creating the being it names, inscribing it into evolution, an initiating act by excellence.*

**Key-words:** *name, onomatourgos, essence, divine language, amnesia, forgetting, anamnesis, authenticity*

Le problème de la correction du nom, de son adéquation aux essences, remonte loin dans le passé. Les épopées homériques contiennent beaucoup d'informations sur les noms des dieux ou de certains personnages qui sont nommés conformément à leurs attributs et à leurs traits caractéristiques. Les philosophes et les poètes antiques ont toujours montré ce souci de préciser que le nom correspondait à certains traits définissant telle chose ou tel personnage. Socrate nous informe qu'à son époque, le sophiste Prodicos donnait des conférences sur cette question. À son tour, Protagoras écrivit un ouvrage sur la correction, la justesse des noms, tandis que Platon précisait son attitude dans le dialogue *Cratyle*. Socrate y soutient que les choses ont chacune une essence particulière qui pourrait être précisée par une définition qui contienne le nom de la chose. Pour lui « le nom correct montre la nature même de la chose<sup>1</sup> ». Il y soutient également que les noms ne peuvent être donnés que par *l'onomatourgos*, le créateur de noms, celui capable de voir et saisir la nature authentique de chaque être, au-delà de toute manifestation, telle qu'elle se présente à l'omniscience divine. Autrement dit, la tâche de créer des noms ne peut pas être assumée par n'importe qui, il n'y a que celui qui connaît la nature profonde de la chose qui pouvait la faire voir de manière convenable car les noms représentent les instruments de connaissance de l'essence permanente et invariable de toutes les choses.

Eliade et Tournier semblent se placer dans la tradition platonicienne, l'un et l'autre sont créateurs de noms, ils recourent à ce procédé de codage des noms, modalité par laquelle les auteurs nous préviennent et nous écartent des interprétations faciles. En fait, les noms employés dévoilent et occultent, suggérant et conservant l'essence des personnages. Dans ce contexte la connaissance de la signification des noms est l'équivalent d'une révélation de la vérité et des essences.

Mircea Eliade considère que le mythe de la création est le plus important autant pour l'homme archaïque que pour l'homme moderne car il renvoie à la manière d'être dans le monde à laquelle il lui donne un sens. Le choix des noms des personnages s'avère un acte créateur d'une importance indélébile dans le processus de production de la signification. Ainsi par l'attribution de tel ou tel nom, le personnage devient paradigme tout en dépassant ses limites pour révéler le sacré dans le profane, la dimension métaphysique camouflée dans la dimension matérielle, le mythique caché dans la narration. Les noms peuvent avoir une valeur de modèle de l'être humain sans impliquer la relation avec un désigné réel, ils révèlent un moment originaire, époque où l'homme s'intégrait par son nom au langage naturel du monde.

Tournier se montre extrêmement intéressé par l'étude de l'étymologie, démarche où nous décelons son désir de mettre en contact le lecteur peu attentif au sémantisme primordial du mot, de lui en rappeler les significations oubliées, occultées. Restituer aux mots leur valeur augurale, remonter vers leur étymologie c'est revivifier une langue dissociée, fragmentée, devenue en quelque sorte amnésique en raison de son emploi incomplet, partiel, une langue ayant subi les conséquences de la chute et de l'épisode Babel. Symbole de la confusion mais

également de la punition, la Tour de Babel devient chez Eliade l'expression de l'amnésie, de l'oubli, ayant pour effet la solitude et l'isolement de l'homme déchu, sa rupture autant avec le Créateur qu'avec les autres humains, faits qui entraînent le perversissement de la communication. Fonctionnant comme contrepartie de l'amnésie et de l'oubli, l'anamnèse signifie rappel du souvenir. Pour Platon elle représente la restauration de l'idée contemplée, avant l'incarnation par l'âme humaine dans le ciel des idées et dont le souvenir serait resté inconscient sans l'opération de la réminiscence. Aristote refuse cette conception de la théorie et fait de l'anamnèse la faculté propre à l'homme de rappeler volontairement un souvenir d'origine empirique et de le localiser dans le temps. Dans la psychanalyse de Jung l'anamnèse est fonctionnelle quand elle identifie les archétypes qui n'appartiennent plus à l'individu mais à l'inconscient collectif. La connaissance de l'origine des choses, des phénomènes reflétés dans leurs noms, confère le pouvoir magique à celui qui y est au courant. Dans la démarche kabbalistique, il s'agit d'assumer *hic et nunc* la langue, en tant qu'instrument divin. En même temps c'est retrouver et reconstituer la langue adamique paradisiaque. Et reconquérir son pouvoir créateur, générateur de réalités. La langue dans sa forme la plus authentique et pure reflète la nature spirituelle fondamentale du monde et possède valeur mystique. Conformément à cette vision la langue est la seule voie conduisant à Dieu car elle est de nature divine.

Les noms deviennent un argument de la logique de la narration et désignent les fonctions du personnage. Vu le caractère motivé du nom, le personnage est participant à un scénario originaire, de commencement des mondes, qui se place sous le signe de la vérité, des essences, du sens. Les anthroponymes ne font pas qu'identifier, ils sont une manière de dépasser le quotidien.

Commençons notre analyse par le personnage Stéphane Viziru du roman *Forêt interdite* de Mircea Eliade. Le prénom Stéphane vient du grec *stephanos*<sup>2</sup> ayant le sens « couronne ». Le nom est consigné avec une fréquence importante dès l'époque de Périclès (dans l'œuvre de Platon nous apprenons que l'historien Tucidide avait un fils qui s'appelait Staphanos,). Concernant le symbolisme de la couronne le *Dictionnaire des symboles* de Chevalier et Gherbraand fait l'observation qu'elle « marque le caractère transcendant d'un devenir<sup>3</sup> ».

Ciru Partenie, son double, son gémeau dans sa manifestation physique, l'annonciateur inconscient des grands événements transcendants dans la vie de Stéphane, représente son côté rationnel, terrestre, qui ne s'intéresse à la signification des faits que de manière esthétique sans pouvoir en saisir la logique subtile et la dynamique transhumaine. Jamais attentif aux signes car aveugle, métaphoriquement parlant, il ne sera jamais influencé par eux, c'est pourquoi sa mort sera contingente, absurde, fruit du hasard, devenant elle-même signe d'un événement extraordinaire de la vie de son 'gémeau' Stéphane. Il se déclare d'ailleurs lui-même « un rationaliste incapable de goûter les mythes<sup>4</sup> ».

Conditionné par son patronyme, Viziru, (< turc *vezir*, nom donné aux ministres du sultan) Stéphane sera toujours destiné à être le second dans la vie des formes manifestées, après Ciru Partenie( qui porte le nom du roi perse Cyrus). Mais dans un plan subtil, transcendant c'est lui qui porte la couronne, « stephanos », signe des élus, car il a bien compris le sens occulté de la vie. Si Stéphane sera toujours mené par le désir constant et vivant de décrypter le sens caché derrière les choses, Ciru Partenie ne s'intéresse qu'au côté esthétique des événements qu'il s'évertuera à sublimer dans des expériences artistiques.

Spiridon Vadastra symbolise la part d'ombre du personnage, son double démoniaque. De l'évolution du personnage nous comprenons que sa mutilation n'est pas de nature initiatique, l'œil perdu dans un accident et les deux doigts qui lui manquent font de lui une présence incomplète, menaçant l'ordre. La tradition folklorique roumaine considère que l'homme qui porte un signe fatal représente un avertissement : il est le signe de la

manifestation du désordre, par son infirmité il contrarie et gâche l'harmonie et les lois. Symbole du savoir amputé, Vadastra représente un déséquilibre dans le destin de Stéphane auquel les essences se dévoilent partiellement, comme s'il était lui aussi aveugle. Spiridon reproduit le grec *spyrídon* nom qui n'est pas attesté à l'époque classique. Interprété comme une formation lexicale fondée sur le nom<sup>5</sup> *spyrís, spyrídos*, panier, il pénètre dans l'onomastique chrétienne en se répandant surtout dans l'est de l'Europe. Étant donné le nom qu'il porte, il n'y a rien d'étonnant que ses 'quêtes' soient quelconques, terrestres, horizontales ou pire perverties, sans aucun devenir transcendant. Et même quand le personnage se sent attiré par une discipline gnostique telle l'alchimie (il voudrait découvrir la pierre philosophale) il pervertit sa démarche par l'intention qui soutient son penchant : il voudrait obtenir le pouvoir absolu sur le monde et les humains. Le patronyme Vadastra renvoie au mot roumain « vadana », *veuve*, ce qui pourrait traduire sa nature profonde morcelée, incapable de réaliser « le mariage mystique ».

Ileana est la forme dégradée, populaire du nom grec Hélène. Sœur des jumeaux Castor et Pollux, la plus belle mortelle possède une ascendance divine : elle est née de l'œuf de Léda, celle que Zeus, métamorphosé en cygne, avait séduite. Si l'étymologie du mot reste incertaine, on a néanmoins émis l'hypothèse de la formation, attestée dans certaines inscriptions sous la forme *velena*, à l'intérieur du grec. Il serait à rapprocher au mot *héláne*, torche, flambeau et *héle, heile*, brillance du soleil, chaleur du soleil. Ces mots seraient formés à partir du radical indoeuropéen « swel », qui désignait le soleil en tant que source de la lumière, de la chaleur, de la vie<sup>6</sup>. D'autre part, dans les contes de fées roumains, Ileana Cosanzeana est le nom de l'héroïne féminine, l'idéal du Beau Vaillant. Ileana Cosanzeana est une fée, une vierge sapientielle ayant des attributs surhumains. Initiée à la magie blanche, bienfaitrice, elle a parfois comme conseiller, ami et véhicule personnel un cheval. Très belle et brave, elle incarne aussi un type d'amazone, indépendante et vaillante, hormis son attitude hostile envers les hommes.

Le prénom Ioana attribué à l'autre présence féminine marquante de la vie de Stéphane, est la forme féminine de Ion < hébreu Iohanán. Celui-ci est un mot composé, formé de l'abréviation courante *Io* (< *Iahve*) et le verbe *hanan*, faire une faveur à quelqu'un, avoir pitié de quelqu'un. Il signifie donc *Iahve a eu pitié, Iahve a fait une faveur*<sup>7</sup>. A l'origine *Iohanán* était une formule de remerciement adressée à la divinité. Oana, nom porté par la géante descendue directement de la mythologie, du roman *Le vieil homme et l'officier*, est la forme populaire du prénom Ioana.

Les autres personnages du roman portent eux aussi des patronymes ou des prénoms renfermant un sens secret qui modèle leur destin : l'ami et le confesseur de Stéphane s'appelle Petre/ Pierre, nom du premier apôtre de l'église chrétienne. Irina porte le nom d'une martyre chrétienne et le prénom de sa patronne va modeler sa destinée. Bursuc, le prêtre démonisé, doit son nom au blaireau. Le *Dictionnaire des symboles* de Chevalier et Gheerbrand lui associe un symbolisme négatif : il incarne la tromperie et la ruse.

Le nom du personnage de la nouvelle *Le Macranthrope*, Cucoanes est significatif à son tour par son étymologie. La nouvelle présente « un cas d'élection divine »<sup>8</sup> qui se réalise exclusivement par la volonté des dieux, contre le gré du personnage Cucoanes. Dans cette situation c'est le transcendant qui descend. Ingénieur bucarestois, il mène une existence normale, paisible et anonyme : il est fiancé avec Leonora, ils dressent ensemble des plans pour leur imminent mariage quand, d'un coup, l'étrangeté fait irruption dans leurs vies : il commence à grandir et il grandit démesurément ( le narrateur parle d'une « maladie » très rare, la macranthropie- qui pourrait être un symbole pour sa nature mythique) jusqu'à ce que ses dimensions physiques impressionnantes le transforment en un monstre, un être complètement différent des autres. Le nom Cucoanes a des connotations aristocratiques et de conte de fées, il est dérivé d'un suffixe diminutif à partir du nom roumain archaïque

*cucon/cocon* qui avait le sens *d'enfant de prince régnant ou de boyard*<sup>9</sup>. Il connaît également une signification régionale et archaïque : *nourrisson*<sup>10</sup>.

En ce qui concerne son sens premier, sa dimension aristocratique pourrait être suggérée par le fait qu'il est un Élu, fils du ciel, ainsi faut-il absolument qu'il laisse apparaître et s'accomplir sa vraie vocation, occultée jusqu'à ce moment là par les petits événements quotidiens, insignifiants, sans aucune référence transcendante, qui ont agi comme un vrai voile de l'oubli ; en d'autres mots, il doit revenir à sa nature profonde malgré le contexte profane où il est né. Et par cela, faire signe aux humains de leur grandeur divine oubliée, agir au niveau de leur mémoire et leur rappeler qui ils sont. Mais nous pouvons songer aussi au symbolisme lié à la naissance mystique du personnage, à une seconde *naissance*, et dans le monde transhumain où il a accédé par la volonté divine, par son innocence et son manque de repères dans cet nouvel univers, il pourrait être vu comme un nourrisson, tout effarouché et maladroit devant la nouveauté absolue qu'il est appelé à découvrir et à intégrer. Sa nature profonde, qui se rend visible aux autres par ses dimensions physiques inouïes, est l'équivalent d'une malédiction dans le monde des profanes. Au milieu des foules curieuses, excitées et attirées par l'insolite de l'événement (et en même temps épouvantées, car il y a beaucoup de gens qui appliquant une sémiose pervertie à cet événement, concluent que Cucoanes s'est transformé en diable ; cet esprit est ressenti maléfique par les autres car il contrarie leur image de soi). Nous pensons que la réaction de peur et d'attraction que les simples mortels éprouvent devant la transformation de Cucoanes est la manifestation prévisible devant le *numinos*, présence complètement différente, le *ganz andere*<sup>11</sup> dont parle Rudolf Otto. *Le contenu qualitatif du numineux (auquel le mystérieux lui donne forme) comprend, d'un côté, l'élément repoussant de tremendum (...), de l'autre côté, le majestas, le fascinans*<sup>12</sup>. »

Isolé au milieu des gens, il subit également les effets du blocage communicationnel car la langue qu'il parle n'a plus rien d'humain, ses mots ont l'air d'être « des coups de tonnerre<sup>13</sup> » Ce n'est pas qu'elle ne soit plus comprise par personne, mais elle fait peur aux autres. Aussi choisit-il de s'autoexiler. Il se retire loin des gens, dans la montagne, sur le sommet de Paduchiosul<sup>14</sup> espace isomorphe à sa condition de paria, car un pouilleux ne peut être qu'isolé et marginalisé par les humains.

*Dayan* a comme personnage principal l'étudiant en mathématiques Constantin Orobete. Le prénom Constantin apporte des connotations impériales, il rappelle l'empereur byzantin Constantin le Grand. Dans une autre réalité, il a toutes les chances d'être une sorte d'empereur, l'oingt de Dieu en fait, car par son génie mathématique il est sur le point de découvrir les équations ultimes qui lui donneraient des pouvoirs illimités sur le temps terrestre. Ainsi le temps pourrait être comprimé dans les deux sens de l'axe temporel : en avant, vers le futur et en arrière vers le passé. Par la maîtrise de cet accablant savoir, l'homme se substituerait à Dieu. Rien d'étonnant alors que les services secrets roumains et internationaux le poursuivent et veillent lui arracher le mystère. Constantin est arrêté par l'inspecteur Albini qui essaie de faire parler cet étudiant apparemment anonyme et de le convaincre de lui confier le terrible secret de vie et de mort sur l'humanité. Le nom Orobete pourrait être mis en relation avec le nom roumain *orb* (dérivé avec un suffixe augmentatif), qui signifie *aveugle*. Son patronyme annonce une prédestination, événement qui aura effectivement lieu car il perd un œil après un accident domestique. C'est pourquoi il reçoit aussi le surnom *Dayan*, d'après le général Moshe Dayan, héros de la guerre de 6 jours de 1969. Tout comme lui, Orobete porte un bandeau noir pour cacher sa mutilation. Mais dans son cas, il s'agit d'une mutilation rituelle car paradoxalement s'il n'a plus la capacité de saisir la dimension visible du monde, il est à même de mieux voir les profondeurs des choses, le monde invisible, mystérieux, ésotérique. Il a fermé l'œil à l'univers spatio-temporel, pour ouvrir l'œil de l'esprit, le seul à même de lui faire découvrir l'espace sacré, invisible aux mortels, authentique, transcendant. *Dayan* vit ce miracle après la rencontre avec Ahasvérus

qui l'initie, une veille de la Saint Jean, en lui confiant un message divin. Le mage est là pour initier Dayan au retour dans le temps, par le parcours d'un vrai labyrinthe de lieux archaïques. Il est là afin de l'aider à déjouer la ruse du temps, le List der Zeit<sup>15</sup>. Le vieil homme est un guide dans le labyrinthe du temps où il porte le jeune néophyte. L'initiation a pour conséquence l'acquisition d'une acuité des sens surhumaine.

Le nom d'Albini, compte tenu de son rôle dans la dynamique des relations romanesques, devrait trouver sa signification dans la définition de l'albinisme : « *anomalie congénitale qui consiste dans le manque total ou partiel des pigments dans les cellules inférieures de la peau et des cheveux et parfois dans la couleur rougeâtre de l'iris* »<sup>16</sup>. Personnage maléfique qui apparaît dans plusieurs nouvelles d'Eliade, il doit son côté monstrueux à cet excès par absence.

Farama le personnage principal du mini roman *Le vieil homme et l'officier* est une sorte de *perpetuum mobile* de la mémoire d'un univers mythologique oublié par la plupart des gens. Son patronyme est évidemment symbolique, il signifie « miette », un petit fragment - qui risque de passer inaperçu - de quelque chose de grand, ce qui s'est insinué et a réussi à survivre à la « terreur de l'histoire », et qui promet de prolonger son savoir dans un futur communiste aussi inquiétant que le passé bouleversé par la guerre. Son prénom, Zaharia<sup>17</sup>, est à son tour riche en significations : en hébreu il signifie « Dieu se souvient ». Et n'est-ce pas cela, la vocation de Farama, de rappeler l'essentiel à ceux qui l'ont oublié? Dans une époque de déchéance, certaines fonctions spirituelles, qui ne font que refléter la permanence des Principes, sont occultées, mais elles ne peuvent pas disparaître. L'initié vit dans cet univers décrépît pour produire une osmose entre lui et le monde en agonie. Outre l'occultation telle quelle, on peut également ajouter aux effets de déchéance : l'amnésie, l'inertie, le sommeil, une déchirure ou une blessure sans évolution, inguérissables. De tous les personnages de la nouvelle, il est le seul qui sache la vérité, qui ait accès à ce monde plus réel et vrai que la réalité historique. Zaharia Farama, tel le Créateur par la force de sa parole, ressuscite à l'aide de ses contes un univers qui risque d'être obnubilé par l'oubli, il a les compétences de le faire car il est la Mémoire de cette humanité habitant Rue de Manatuleasa. Quant à Lixandru, c'est une forme populaire, dégradée du nom grec *Aleksandros*<sup>18</sup> (mot composé du verbe *alexein*, défendre, protéger et le génitif du nom *aner*, homme, *andros*.)

Elefterescu, le héros du récit *Incognito à Buchenwald*, est un cadre quelconque qui se croit la réincarnation de Siddhârta ; son nom suggère le mystère de la liberté camouflée, le divin dans le banal, et l'étymologie de son nom renforce l'idéal du personnage : < grec *eleutheria*, liberté. Dans la nouvelle *Uniformes de général*, Antim est reconduit par le chemin de la mort par Melania, < grec *melaine*, noir, sombre. Puis, après avoir pénétré dans un autre univers, par le miroir, le personnage psychopompe change, il est accompagné par Laetitia, < latin *laetitia*, *ae*, joie, pouvoir beauté, charme. Gavrilesco, protagoniste de la nouvelle *le Bordei des bohémiennes*, est dérivé de Gavril, forme populaire roumaine de Gabriel, le nom de l'archange.

Tout comme Eliade, Tournier fait un usage ésotérique des noms qui ne sont jamais arbitraires, ils ont une fonction sacrée obéissant à une secrète nécessité, permettant de saisir la logique profonde, mythique, du récit.

Le prénom Maria Barbara, personnage du roman *Les Météores*, la Grande Déesse des Pierres Sonnantes (espace symbolique par excellence, il représente en fait une immense matrice, un utérus par excellence) la mère des jumeaux Jean et Paul, doit son nom à la Vierge, ce qui renforce, souligne et rend palpable sa vocation maternelle. L'autre prénom Barbara, vient du latin *barbarus*, *barbara*, étranger, étrangère. Le mot est d'origine grecque < grec *bárbaros*, bègue, mot d'origine indo-européenne ayant ses racines dans le sanscrit *barbaros*, bégaiement. En grec, il désignait aussi tout étranger qui parlait une langue qui n'était pas comprise par les Grecs, langue qui pour leurs oreilles non averties et innocentes avait l'air

d'être un bégaiement. En latin, il se produit un glissement de sens et le mot arrive à se focaliser sur le sémème *étranger*<sup>19</sup>. Le personnage de Maria Barbara à quoi pourrait-il être étranger ? Peut-être est-elle étrangère au côté érotique de la relation avec son mari, car ce qu'elle privilégie et accepte dans leur union c'est la procréation. Son beau frère Alexandre décrit ironiquement sa vocation maternelle, il la voit perpétuellement enceinte et entourée des enfants en ribambelle :

Maria-Barbara accoucha peu de temps après le voyage de leurs noces. Depuis elle n'a pas arrêté. Ses relevailles étaient si précipitamment suivies de recouchailles qu'on aurait dit qu'elle se faisait féconder par l'air du temps (...) Majestueuse, l'alma genitrix dans toute sa sereine grandeur. Un ventre doux, étalé, plein de fructueuses fermentations, toujours entourée d'une marmaille de louve romaine. Comme si les délais de la gestation étaient trop longs, elle a eu des jumeaux. Jusqu'où n'ira-t-elle pas<sup>20</sup> ?

Esprit des Pierres Sonnantes, reliée à cet endroit par mille fils invisibles, elle est aussi étrangère à d'autres espaces, à l'espace profane symbolisé par Paris, qu'elle déteste et évite malgré la fascination que la grande cité exerce sur son mari.

Elle est la seule qui soit à même de différencier les deux jumeaux auxquels les autres donnent un seul nom : Jean-Paul, le nom des deux rassemblés : le nom de l'apôtre favori de Jésus Christ, et le nom de l'apôtre Paul, un des deux piliers de l'Église. (le second étant évoqué par le toponyme du lieu d'origine des jumeaux : Pierres Sonnantes.). Loin d'épuiser son halo de significations, le prénom Barbara doit être mis en relation également avec la Sainte Barbara (elle aurait vécu au III<sup>e</sup> siècle après Jésus Christ et aurait été issue de Nicomédie ou d'Eliopoles), une des saintes martyres du christianisme. Ayant toute une série de qualités, elle est considérée dans les croyances populaires comme la protectrice des femmes. Dans la destinée du personnage romanesque nous pouvons déceler aussi cette empreinte de martyre et de protectrice pas seulement des femmes mais aussi de tous les êtres faibles et vulnérables, des êtres qui exigent sa protection - elle est arrêtée par les nazis pour avoir abrité dans sa maison des membres de la Résistance française, aussi meurt-elle déportée dans un camp allemand. Elle règne aussi sur un espace presque exclusivement féminin, peuplé d'ouvrières des ateliers, d'infirmières et de nonnes qui prennent soin des enfants débiles.

Deborah, autre personnage féminin extrêmement intéressant du même roman, signifie en hébreu *abeille*. Le mot est formé à partir mot base *dbr* qui signifie parole. Il faudrait rappeler le symbolisme initiatique de l'abeille. Ce n'est pas par hasard que Deborah crée un espace jardin, actualisant de la sorte le jardin paradisiaque primordial. Revenons au symbolisme de l'abeille, c'est elle qui transforme la potentialité paradisiaque des fleurs du jardin en un Paradis effectif. Le Paradis est un espace alchimique de transmutations, où la matière grossière est sublimée en matière subtile. Dans ce scénario eucharistique, l'abeille a des attributs sacerdotaux, elle est l'agent transformant le pollen des fleurs en miel qui n'est rien d'autre que de l'Or liquide. Dans les mystères d'Eleusis les initiés recevaient du miel, signe d'une nouvelle vie, aliment ayant un rôle important dans l'éveil initiatique. L'abeille est le symbole d'une caste et d'un espace sacré. En Grèce, les abeilles étaient consacrées à Artémis, la sœur d'Apollon. Les prêtresses d'Eleusis et d'Ephèse sont appelées « abeilles ». Le dictionnaire des symboles de Chevalier et Gheerbrant signale aussi le symbolisme de résurrection de l'abeille. Les trois mois d'hiver où les abeilles se renferment dans la ruche et ne sont plus actives, sont semblables aux trois jours de mise en tombeau de Jésus Christ. Dans le cas de Deborah nous pouvons parler d'une résurrection végétale ; « *Deborah devenait un jardin, le plus beau jardin du monde....C'était le jardin de Deborah. Maintenant c'est Deborah*<sup>21</sup> ».

Deborah et Ralph forment un couple et ce n'est pas un couple quelconque. Leur subtile et indestructible relation est suggérée par l'assonance qui consacre leur union sacrée. Le prénom Deborah c'est la matrice qui contient le prénom Ralph, entre les deux il s'installe

une relation logique contenant-contenu. Seul le principe féminin a cette capacité de contenir. Le symbolisme de la matrice est strictement en relation à la capacité de régénération spirituelle. L'isomorphisme femme – jardin (un autre espace contenant, matriciel) est transparent. Le parallélisme Maria Barbara- Pierres Sonnantes vs Deborah- Jardin est évident.

Les noms des rois mages du roman *Gaspard, Melchior et Balthazar* ont eux aussi des significations décisives pour le déroulement de l'histoire et la logique du récit : Melchior signifie en perse *roi*. Balthazar signifie en grec « Dieu protège le roi ». Gaspard signifie en hébreu « gardien du trésor<sup>22</sup> » Quant au quatrième roi, Taor de Mangalore (son nom est une création de Michel Tournier), celui qui n'est consigné par les évangiles mais qui apparaît dans des légendes russes, comme le personnage qui a manqué la rencontre avec Jésus, Arlette Bouloumier lui trouve une étymologie hébraïque, « pureté » :

Bien que l'auteur s'en défende, Taor pourrait renvoyer à l'hébreu où le mot désigne la pureté. Ce prince indien, qui en cherchant la recette du rahat loukoum à la pistache va découvrir l'eucharistie, n'est pas en quête d'une nourriture d'avant la chute qui rassasie l'âme sans alourdir le corps ? Le nom de Taor éclairerait ainsi la quête mystique qui transforme sa vie en destin<sup>23</sup>.

Barbedor, le nom du personnage du récit enchâssé dans le récit est transparent : Barbe d'or. Sa barbe « annelée, fluviale et dorée<sup>24</sup> » est le symbole de la force masculine, de la jeunesse, de la royauté. Le personnage lui-même en est conscient. Aussi surveille-t-il sa belle barbe, passant des heures devant le miroir, jusqu'à ce qu'un jour il observe un poil blanc, signe de la vieillesse qui rôde. À la rigueur il pourrait accepter la fin qui commence à lui faire signe, mais il ne peut pas accepter le fait de ne pas avoir d'héritier. Après la découverte de ce poil, il lui arrive une chose saugrenue: lors de sa sieste de l'après midi, tout en sommeillant, il est réveillé par une sensation de piqûre. Il découvre que quelqu'un lui a arraché ledit poil blanc. Le scénario se répète pour chaque poil blanc insinué dans sa barbe jusqu'à ce qu'un jour, il découvre qu'un oiseau tout blanc comme la barbe qu'il n'avait jamais réussi à avoir, avait commis ce délit pour bâtir de ce précieux matériel royal un nid pour ses petits. Il s'élance à sa poursuite et découvre le secret. Lors de cette démarche, se produit une métamorphose, il redevient enfant, il assiste à son enterrement puis il est élu roi. Le nom du personnage doit renvoyer au mythe de la jeunesse perpétuelle, car l'écrivain nous suggère que ce scénario se répète à l'infini sans que le personnage puisse s'en souvenir.

Idriss, le nom du personnage de *La goutte d'or*, renvoie à une étymologie arabe : avec les variantes Idrisse, Ydriss, il signifie *études, connaissance*<sup>25</sup>. En effet, son nom préfigure sa destinée, car c'est par le truchement du savoir qu'il réussit à assumer l'opération de récupération de son double enlevé, de son identité en fait, au milieu de la ville infernale. Ce voyage formateur et récupérateur lui offrira un instrument infaillible de maîtrise du pouvoir maléfique de l'image par l'apprentissage de la calligraphie. Malgré son innocence, il est contraint de quitter l'espace paradisiaque de son oasis afin de récupérer la photo prise contre son gré par une touriste parisienne. Dans la tradition arabe l'image s'avère être une question délicate, la manipuler sans avoir le savoir nécessaire, pourrait engendrer les conséquences les plus néfastes : autant pour celui qui laisse son image à la merci de n'importe qui (comme dans le cas d'Idriss) que pour celui qui ne sait pas comment regarder une image sans être atteint de sa beauté médusante (la Reine Blanche). Dans le cas d'Idriss, la photo prise opère un dédoublement déchirant de l'être, il n'appartient plus entièrement au paradis oasisien, quelque chose de soi-même est tombé dans l'espace de la grande cité ogresse. Récupérer la photo est synonyme de récupération de son identité perdue, de guérison, de réalisation androgynique de l'être. Or du point de vue de la tradition, la Guérison est une régénération, une résurrection, une deuxième naissance.

Abel Tiffauges, le controversé personnage du *Roi des Aulnes*, renvoie par son prénom aux commencements profanes de l'humanité. Abel, dont le nom signifie en hébreu *souffle*,

*respiration*, est le deuxième né du couple biblique Adam et Ève, frère cadet de Caïn, victime du premier fratricide de l'histoire de l'humanité. Le personnage de Tournier est conscient de la puissance du prénom qu'il porte et il y voit même une prédestination. Prédestination à une vie mouvementée de nomade, perpétuellement harcelé et persécuté par les descendants de Caïn.

La querelle de d'Abel et de Caïn se poursuit de génération en génération depuis l'origine des temps jusqu'à nos jours, comme l'opposition atavique des nomades et des sédentaires, ou plus précisément comme la persécution acharnée dont les nomades sont victimes de la part des sédentaires. Et cette haine n'est pas éteinte, bien loin de là, elle se retrouve dans la réglementation infâme et infamante à laquelle les gitans sont soumis- on les traite comme des repris de justice- et elle s'affiche à l'entrée des villages par les panneaux « Stationnement interdit aux nomades » (...) et bien j'affirme que cette malédiction des agriculteurs – toujours aussi endurcis contre leurs frères nomades- nous la voyons s'exercer de nos jours<sup>26</sup>.

Quant au patronyme Tiffauges, Arlette Bouloumier<sup>27</sup> y voit, en raison de l'homophonie, un rapprochement du criminel Tiphaine de *L'aigle du casque*, d'Hugo, personnage qui tue l'enfant Angus. Il ne faudrait pas néanmoins oublier la piste herméneutique lancée par Tournier lui-même par la voix du personnage Blattchen. Il invente une étymologie allemande fantaisiste, c'est vrai, mais révélatrice pour la nature profonde du personnage, surprenant bien sa dualité foncière : Tiffauges aurait comme étymon Tiefauge, « l'homme à l'oeil profond<sup>28</sup> ». Ou bien Triefauge, et dans ce cas il aurait le sens de « l'homme à oeil chassieux, myope ». Interprétation tout à fait pertinente, en résonance avec le parcours existentiel du personnage car sa vie se déroule sous le registre de la dualité et de l'ambiguïté : tantôt capable de percer le monde matériel et de saisir l'invisible, tantôt aveugle et mené par les forces instinctuelles, monstrueuses. Nous pouvons saisir une ressemblance étonnante entre Abel Tiffauges de Tournier et Dayan d'Eliade : tous deux ont une acuité visuelle subtile qui les place au dessus des humains malgré leur handicap physique qui affecte les yeux, tous deux ont une capacité de vie et de mort sur les autres : Dayan par son génie mathématique a découvert les équations qui rendent possibles la maîtrise du temps et le déplacement sur l'axe temporel, pouvant faire disparaître d'un trait l'histoire présente ; Tiffauges, par sa force brute d'avant les temps, symbole du monstre préhistorique, pourrait mettre tout son potentiel impressionnant à la disposition du Mal et agir en sa faveur contra la vie et la création. Le personnage Rachel, la météorique présence féminine de la vie de Tiffauges, porte elle aussi un prénom biblique, dont le sens est en parfaite consonance avec la vocation nomade d'Abel. En hébreu, Rachel signifie *brebis*.

Par son nom, le personnage Raphaël Bidoche du récit *Que ma joie demeure*, fait signe de sa structuration potentielle profonde, duale, angélique et démoniaque, qui va conditionner ses choix selon qu'il va opter pour la réalisation d'un côté ou de l'autre. Raphaël est le nom de l'archange qui apparaît dans le Livre de Tobit, texte exclu de la Bible canonique juive, mais accepté chez les chrétiens. Des trois archanges, Raphaël est le premier cité dans la Bible. Dans cette histoire merveilleusement relatée, il se présente sous les apparences d'un jeune homme ayant le nom d'Azarias. Si Raphaël signifie « Dieu guérit », son pseudonyme Azarias se traduit par « Dieu sauve » ce qui veut dire presque la même chose. Raphaël est avant tout messager divin, le porteur d'une mission spirituelle qu'il révèle à Tobit. Il est l'archétype de l'ange gardien, il guide Tobit dans son périple, ce qui symbolise le retour de l'enfant chez son père, guidé par un esprit protecteur. Le mot Bidoche, son patronyme, est composé à partir du mot base de dérivation *bidet*. Selon *le Robert*, il a le sens de « barbaque, viande de mauvaise qualité<sup>29</sup> ». Nous pouvons constater encore une fois dans le cas de ce personnage à quel point le nom peut créer et annoncer le destin : pendant son enfance tout le monde appelait le personnage par son prénom, Raphaël : il a des traits angéliques, blond, délicat, diaphane, et un talent musical qui ne peut être que l'effet de la grâce de Dieu. Avec

l'adolescence, un tournant a lieu dans sa vie : son physique se soulève et se dresse contre l'harmonie angélique dont il avait été le réceptacle, mais son talent musical inouï est toujours en résonance avec l'ordre divin.

On aurait dit que la mauvaise fée Puberté, l'ayant frappé de sa baguette, s'acharnait à saccager l'ange romantique qu'il avait été. Son visage osseux et irrégulier ses orbites saillantes, sa mâchoire prognathe, les grosses lunettes qu'une myopie galopante lui imposait, tout cela n'aurait rien été encore s'il n'avait pas eu une expression d'ahurissement bête plus propre à exciter le rire qu'à inspirer le rêve.<sup>30</sup>

Mais un jour il se retrouve dans un espace générant son potentiel sombre, symbole de l'homme déchu. Un ex collègue du Conservatoire, qui accompagnait au piano un artiste médiocre et obtuse dans un théâtre café, s'absentant de la ville pour un mois, prie Raphaël de le remplacer et d'assumer son rôle. Après avoir accepté d'entrer dans cet espace profane, presque infernal, Raphaël Bidoche devient de plus en plus Bidoche en s'écartant de Raphaël car tout y concourt pour s'emparer de lui et l'assimiler. Cet endroit semble résonner subtilement avec son nom, il le ressuscite, il l'amplifie, il le rend vivant et actif.

Cette expérience s'avère être finalement une descente aux enfers, un exploit qui vise la récupération d'un monde fondamentalement perverti et en raison de cela Raphaël est en effet un héros civilisateur. Car il ne peut pas être question que de son initiation, qui consisterait à acquérir des compétences spéciales dans un milieu totalement contraire et hostile, il y a plus : le personnage récupère par sa musique le public, cette humanité en dérive, obtuse, égarée, éloignée de l'authentique. À son tour, il devient guide spirituel, car il y est prédestiné par le prénom qu'il porte.

Le nom Mélanie Blanchard, héroïne du récit *La jeune fille et la mort* est un espace sémantique réunissant les contraires: le prénom Mélanie vient du grec *melaine*, ayant la signification *noir, sombre*. Le nom est dérivé de l'adjectif féminin *blanche*. Les deux couleurs délimitent le spectre chromatique et sont les limites des couleurs froides ou chaudes. Ces couleurs se trouvent dans une antinomie absolue. Le noir est le symbole de la passivité extrême, c'est-à-dire de la mort, étant même la couleur du deuil. Dans l'alchimie, pour aboutir à la phase rouge, *rubedo*, où la libération de l'esprit est possible, il faut passer par la phase *nigredo* de l'œuvre, qui symbolise le retour au non manifesté primordial, au chaos déstructurant, mais refermant les germes de tous les possibles, une mort symbolique qui rend possible le passage à la phase blanche. Le blanc est une couleur de passage, elle représente la couleur qui rend possibles les mutations de l'être, le passage d'un registre existentiel à l'autre. L'esprit dont la fille est possédée est l'expression des antinomies : noir - blanc, ouverture - réclusion, actif - passif, âme - corps, vie - mort. Au niveau symbolique, la réunion des contraires a le sens de la récupération de l'état d'androgynie, ce qui, dans le cas du personnage Mélanie Blanchard, se réalise au delà de la mort.

En conclusion, Eliade et Tournier « font un usage métaphysique du nom<sup>31</sup> » en lui redonnant sa dimension sacrée, archétypale, démarche qui inscrit leur prose dans la logique mythique. Le nom représenterait un projet de l'être, en le devançant et projetant le personnage dans une « existence-ontique<sup>32</sup> ». Il s'intégrerait alors dans un langage divin, essentiel, augural, ayant cette capacité de régénérer et de re-sacraliser un monde déchu.

## Notes

- [1] Platon, *Kratylos* in *Opere*, Editions de Academia Romana, Bucarest, 1987, p. 239, (notre traduction)
- [2] Ionescu, Cristian, *Dictionar de onomastica*, Editions d' Elion, Bucuresti, 2001, p.361
- [3] Chevalier, J. Gherbraand, A. *Dictionnaire des symboles*, Robert Laffont/Jupiter, Paris, 1969
- [4] Eliade, Mircea, *Forêt interdite*, Gallimard, Paris, 1955, p.82
- [5] Ionescu Cristian, *Dictionar de onomastica*, Editions d'Elion, Bucarest, 2001, p. 359
- [6] Ibidem , p.123
- [7] Ionescu, Cristian, *Dictionar de onomastica*, Editions d'Elion, Bucarest, 2001, p 164

- [8] Calinescu, Matei, *Despre I.P.Culianu si Mircea Eliade. Amintiri, lecturi, reflectii*, Editions de Polirom, Iasi, 2002
- [9] cf. au *Dictionarul Explicativ al limbii romane*, Editions de l'Academia Romana, Bucarest, 1987, p.168
- [10] Ibidem
- [11] Otto, Rudolf, *Despre numinos*, Editions de Humanitas, Bucarest, 2005
- [12] Otto, Rudolf, *Sacrul*, Editions de Humanitas, Bucarest, 2005, p.49 (notre traduction)
- [13] Eliade, Mircea, *Un om mare*, in *Proza fantastica*, Editions de Fundatia Culturala Romana, Bucarest, 1991
- [14] en roumain le mot signifie *pouilleux*
- [15] parodie de l'expression heidégérienne *List der Vernunft*
- [16] *Dictionarul explicativ al limbii romane*, Editions de l'Academia Romana, 1987, p.22 (notre traduction)
- [17] Ionescu, Cristian, *Dictionar de onomastica*, Editions d'Elion, Bucarest, p.412
- [18] *Mica enciclopedie onomastica*, Editions Enciclopedica, Bucarest, 1975
- [19] cf. Ionescu, Cristian, *Dictionar de onomastica*, Editions d'Elion, Bucarest, 2001
- [20] Tournier, Michel, *Les Météores*, Gallimard, Paris, 1975, p.39
- [21] Ibidem, p.478
- [22] Ionescu Cristian, *Dictionar de onomastica*, Elion, Bucarest
- [23] Bouloumier, Arlette, Michel Tournier, *Le roman mythologique*, Editions José Corti, Paris, 1988, p.43
- [24] Tournier, Michel, *Gaspard, Melchior et Balthazar*, Gallimard, p.113
- [25] Bouloumier, Arlette, Michel Tournier, *Le roman mythologique*, Editions José Corti, Paris, 1988
- [26] Tournier, Michel, *Le Roi des Aulnes*, Gallimard, Paris, 1970, p.50
- [27] Bouloumier, Arlette, *Le roman mythologique*, José Corti, Paris, 1988, p.43
- [28] Tournier, Michel, *Le Roi des Aulnes*, Gallimard, Paris, 1970, p.349
- [29] *Le Petit Robert*, t.1, p.218
- [30] Tournier, Michel, *Le coq de bruyère*, Gallimard, 1978, p.82
- [31] Bouloumier, Arlette, *Le roman mythologique*, Editions José Corti, Paris, 1988, p.54
- [32] Heidegger, *Fiinta si timp*, Editions Humanitas, Bucarest, 2003, p. 83

## Bibliographie

- \*\*\* *Mica enciclopedie onomastica*, Editions Enciclopedica, Bucarest, 1975
- Barbe, Jean M., *Nouveau dictionnaire des prénoms*, Ouest France, 1985
- Bouloumier, Arlette, Michel Tournier, *Le roman mythologique*, Editions José Corti, Paris, 1988
- Calinescu, Matei, *Despre I.P.Culianu si Mircea Eliade. Amintiri, lecturi, reflectii*, Editions de Polirom, Iasi
- Chevalier, J., Gheerbrant, A. *Dictionnaire des symboles*, Robert Laffont/Jupiter, Paris, 1969
- Culianu, Ioan, Petru, *Mircea Eliade*, Polirom, Iasi, 2004
- Deprez, Stanislas, *Mircea Eliade : La philosophie du sacré*, Harmattan, Paris, 1999
- Durand, Gilbert, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Bordas, Paris, 1969
- Eliade, Mircea, *Le sacré et le profane*, Gallimard, Paris, 1965
- Eliade, Mircea, *Arta de a muri*, Eikon, Cluj-Napoca, 2006
- Eliade, Mircea, *Aspects du mythe*, Gallimard, Paris, 1963
- Eliade, Mircea, *Forêt interdite*, Gallimard, Paris, 1955
- Eliade, Mircea, *Mythes, rêves et mystères*, Gallimard, Paris, 1957
- Eliade, Mircea, *Proza fantastica*, Editions de Fundatia Culturala Romana, Bucarest, 1991
- Eliade, Mircea, Rocquet, H-C., *L'Epreuve du labyrinthe*, Editions du Rocher, Paris, 2006
- Fauskevag, S.,E., *Allégorie et tradition*, Didier, Paris, 1993
- Heidegger, *Fiinta si timp*, Editions Humanitas, Bucarest, 2003
- Ionescu, Cristian, *Dictionar de onomastica*, Editions d'Elion, Bucarest, 2001
- Otto, Rudolf, *Despre numinos*, Editions de Humanitas, Bucarest, 2005
- Otto, Rudolf, *Sacrul*, Editions de Humanitas, Bucarest, 2005
- Platon, *Kratylos* in *Opere*, Editions de Academia Romana, Bucarest, 1987
- Tournier, Michel, *Gaspard, Melchior et Balthazar*, Gallimard, Paris, 1980
- Tournier, Michel, *La goutte d'or*, Gallimard, Paris, 1986
- Tournier, Michel, *Le coq de bruyère*, Gallimard, Paris, 1978
- Tournier, Michel, *Le Roi des Aulnes*, Gallimard, Paris, 1970
- Tournier, Michel, *Le vent Paraclét*, Gallimard, Paris, 1977
- Tournier, Michel, *Les Météores*, Gallimard, Paris, 1975